



Mémoires

par

Elfy

1. Solitude
2. Trois jours de fugue
3. L'île
4. Si demain commençait ce soir...
5. Danse avec les flocons
6. Éclipse totale



Solitude

Solitude

On dirait que ma bonne humeur n'est plus ce qu'elle était.
Petit recueil d'OS, qui sera mis à jour au fur et à mesure que les idées viendront.
Désolé, c'est pas très joyeux!

Terminé. Tous s'étaient pressés de lui dire aurevoir, rapidement. Une expression de tristesse collée au visage. Cette expression qui ne leur allait pas. Ils n'étaient pas tristes, pas dévastés. Pas comme lui. Seul face à cette tombe. Il croyait que, comme dans les films, la pluie viendrait soutenir l'instant dramatique. Ou au moins le vent. Sentir quelque chose d'autre que ce seul sentiment. Cette solitude.
L'air était sec, rien ne l'empêchait de respirer. Et pourtant, il suffoquait. Il n'avait pas eu le temps.

Six mois. C'est tout ce qu'il avait fallu pour l'emporter. De cet homme plein de vie, ne restait que cette carcasse sur laquelle il était penché. Blanche, froide. Le marbre du sol reflétant la main qu'il tenait dans la sienne, cette main qu'il voulait réchauffer comme elle l'avait réchauffé. Alors qu'il était seul.

Six mois. C'est aussi ce qu'il avait fallu pour que cet homme passe d'un simple inconnu à un père. Ou au moins, une figure à laquelle se raccrocher comme à un père. Il l'avait trouvé, seul, recroquevillé, dans une ruelle, alors qu'il sortait du bureau. Il l'avait vu dans la faible lumière que laissait filtrer la lune. Les nuits d'hiver ne pardonnaient pas. Il frissonnait, tentait en vain de garder un peu de chaleur. Et cet homme était arrivé, avait déposé sur ses épaules son manteau. Et l'avait regardé avec compassion. Lui que tous évitaient. Mais il n'avait pas saisi sa main, l'avait fuit. L'homme ne l'avait pas retenu. Il s'était retourné, avait glissé quelques mots à la femme qui l'accompagnait, puis s'était assis à l'entrée de la ruelle. Puis il l'avait fixé, sans dire un mot. Avant de se mettre à greloter. Les températures ne dépassaient pas la barre du zéro, mais il restait, dans son costume, à regarder celui à qui il avait donné son manteau. Sans s'approcher. Sans lui demander de le lui rendre. Finalement, il s'était endormi sous le regard de l'homme. Le lendemain, il n'était plus là. Un mot, une adresse. Rien de plus. Alors il avait demandé aux passants où il pouvait trouver l'homme. Mais tous l'avaient regardé avec mépris, l'avaient pris de haut. Et aucun ne lui avait répondu.

Six jours. Après lesquels il avait finalement réussi à retrouver l'homme. Il aurait du s'en douter. Tous les soirs, celui-ci était revenu à la ruelle. Sans manteau. Et était resté deux heures à l'attendre. Deux heures dans l'espoir que ce gamin qu'il était serait là, toujours vivant. Il avait eu peur, les jours passés. Peur que la mort l'ait emportée. Personne n'avait pu lui dire ce qu'il était advenu de l'enfant qui dormait dans cette rue, quelques nuits plus tôt. Alors, quand il l'avait vu, revenant en grelotant à son point de départ, meurtri par plusieurs journées de recherche infructueuse, il avait courru jusqu'à lui. Et cette fois, il ne l'avait pas fuit. Il avait apprécié cette étreinte emplie de chaleur. Et il s'était senti bien.

Six heures. Le temps qu'il avait fallu pour rentrer, à pied, de la ruelle jusque chez l'homme. Il l'avait d'abord amené à sa voiture, qu'il avait garé non loin. Mais les roues avaient été percées, et l'ensemble de la voiture mis à sac. L'homme n'avait pas pris le temps de chercher un parking, et l'avait laissé dans la rue. Des voyous en avaient donc profité pour prendre ce qu'ils pouvaient. Mais il ne s'était pas énervé, avait haussé les épaules, puis avait pris la main de l'enfant dans la sienne. Celui-ci sentit le froid de la main, gelée par le vent. Et se rendit compte que l'homme n'avait toujours pas de manteau. Ils n'avaient presque pas parlé, sur le chemin. Et sans un mot, ils s'étaient apprivoisés. Lorsque le soleil darda timidement ses premiers rayons à l'horizon, ce n'était plus l'homme et l'enfant. C'était le père et le fils.

Six semaines. Vécues au rythme des leçons que père lui dispensait, des repas côte à côte pris sur une table ronde, des premiers instants de bonheur. Et des heures où père travaillait, où lui pouvait visiter à sa guise le manoir, et lorsqu'il apprit à lire, la bibliothèque. Puis, il avait rencontré la *famille* de père. Il l'avait vu sourire, en accueillant tous ces gens. Ils lui avaient répondu, bien sûr, et étaient venus saluer le *jeune homme qu'il avait recueilli*. Mais ils n'avaient ensuite témoigné aucun réel intérêt pour père et lui. Tout ce qui les avait intéressé, avait été de se pavaner, de lancer quelques flatteries. En un mot, ils avaient voulu se faire bien voir. Il ne comprenait pas les raisons de cette attitude, et



ces gens lui répugnaient. Il s'était alors réfugié dans un coin, et les gens qui passaient devant lui le regardaient avec un mélange de pitié et de dégoût. Alors, il gardait la tête baissée. L'après-midi passa, et père ne vit même pas qu'il était seul. Trop occupé à parler avec d'autres hommes. Puis, tout le monde parti. Et ils restèrent seul. Alors, seulement, obtint-il quelques attentions. Et lorsque *l'homme* s'approcha, il parti en courant, sans savoir où. Courant dans les couloirs de la grande demeure, dévalant des escaliers et en montant d'autres. Après plusieurs minutes de course, il s'arrêta. Epuisé par sa course, il s'endormit au détour d'un couloir. Il sentit à peine les bras de père, puissants, le soulever du sol.

Six semaines. Ils ne parlèrent pas de cette crise, du désespoir qui l'avait envahi durant cette après-midi. Et père ne le quittait presque plus, l'emmenait à son travail, passait parfois plusieurs minutes à le regarder lorsqu'il souriait. Alors, il se résolut à le pardonner, car père n'était pas parfait, mais faisait de son mieux. Parce qu'il voulait le protéger. Et qu'en retour il ne demandait rien, n'attendait peut-être qu'un peu d'amour. Alors, le fils lui en donna, autant qu'il le pouvait. Il s'étonna même d'être capable d'éprouver un sentiment si fort, après ces seize années passées seul dans les rues. Mais un jour, père se sentit mal. Alors, ils allèrent à l'hôpital, bien sûr. Ils durent donc se séparer, le temps des examens. Et lui resta à attendre, dans une salle blanche, avec d'autres personnes. Tous semblaient inquiets, ou sur le point de craquer. Parfois, un homme rentrait, se dirigeait vers quelques personnes. Parfois, ces personnes pleuraient, d'autres fois, elles semblaient soulagées. Et il ne comprenait, il attendait. Il savait que père reviendrait. Parce qu'il ne pouvait plus l'abandonner. Mais le temps passait, et l'homme en blanc ne venait pas lui parler. La salle se vida, petit à petit. Le fils consulta l'horloge, au mur. vingt-trois heures passées.

Six quinzaines de jours. Les résultats avaient été mauvais. Père était atteint d'un cancer, et ne pouvait quitter l'hôpital. Il n'avait pas encore appris ce qu'était un cancer. Et personne ne voulait lui expliquer. Il ne pouvait rester que deux heures par jour avec père, et ils les passaient en silence, à se regarder. Parfois, de la famille venait. Ils parlaient, fort jugea-t-il, importunaient père. Mais celui-ci répondait calmement, souriait. Et, soudain, ils semblaient baisser la voix, jetaient quelques coups d'oeil au fils. Faisaient tout pour qu'il ne comprenne pas ce qui se disait. Alors, il décida qu'il devait comprendre, et chercha dans les livres de l'immense bibliothèque de père. Il comprit que c'était une maladie, grave. Que les chances de s'en sortir n'étaient pas minces, plutôt du cinquante pourcent. Même s'il ne voyait pas trop en quoi cela pouvait vraiment l'intéresser. Père vivrait, ou ne vivrait pas. Les pourcentages n'avaient pas d'intérêts. Il reçut chaque jour des précepteurs, qui l'éduquèrent du mieux qu'ils purent. Les leçons étaient plus pointues que celles de père, plus difficiles. Mais moins intéressantes. Ils n'avaient pas la même envie de lui enseigner. Pourtant, il fit des progrès étonnants, rattrapa son retard. Et alors que quelques mois auparavant, tous l'auraient pris pour un sauvage, il constata que l'attitude des gens, dans la rue, changeait. Ils le regardaient maintenant avec une certaine indifférence, et non avec dégoût. Pourtant, il ne parvenait toujours pas à les apprécier. Il n'aimait que père.

Mais c'était fini. Père était mort. Ils avaient passé moins de deux cent jours ensemble. Mais il avait été le seul inconnu qu'il avait aimé. Et maintenant, la famille s'était dispersée. Le testament avait été lu, et il avait hérité de suffisamment pour continuer son éducation. Mais père avait fait en sorte que le reste de la famille ne le méprise pas, et avait donné une part presque égale à chacun de ceux qui lui étaient liés. Pourtant, très vite, la famille ne vint plus le soutenir. Ils avaient eu ce qu'ils voulaient, et n'avaient pas plus de temps à offrir à un infirme. Car s'ils n'avaient jamais su qu'il venait des rues, tous avaient remarqué. Depuis seize ans, personne ne le regardait normalement. Il n'avait plus reçu d'amour de sa mère lorsqu'elle avait compris, n'avait reçu aucune éducation avant celle de père car personne n'avait la patience nécessaire. Il n'avait eu que cet homme, que ce père. Parce qu'il était sourd.



Trois jours de fugue

Je change un peu cette semaine.
Je reviendrais à ma Sherlock bientôt.
Mais pour l'instant, une ori me semble plus appropriée.

Ils n'avaient pas pu se dire au revoir. Lui était resté seul sur le bord des rails, regardant le train sortir lentement de son champ de vision. Ils savaient qu'il leur était impossible de rester ensemble. Et pourtant...

Pourtant, quelques jours plus tôt, ils avaient décidé qu'ils essaieraient. Ils allaient fuir leurs familles, leurs amis, tous ceux qui pensaient qu'ils ne devaient pas vivre ensemble. Pourquoi ? Parce qu'ils ne venaient pas du même pays ? Ils avaient décidé de partir, trois jours plus tôt. Il avait vérifié la pression des pneus et la jauge d'essence de sa moto : ils pourraient faire plusieurs centaines de kilomètres avant de devoir s'arrêter. Où aller ? Ils n'en savaient rien, mais ils fuyaient aussi pour une raison qui leur était inconnue. Quitte à ne pas savoir où ils allaient, ils préféraient le faire à deux. Vérifications de dernière minute. Il avait les sandwiches dans la poche de droite, et des vêtements aussi. La poche de gauche servirait à mettre les affaires de Ksenia.

Il laissait un mot pour son petit frère. Peut-être était-ce parce qu'il était trop jeune, mais il avait été le seul à les soutenir dans leur amour. Il reviendrait dans quelques années, une fois que sa famille aurait accepté sa fugue avec Ksenia, pour voir combien il avait grandi. Et, pourquoi pas ? voir celle qui deviendrait ou serait sa belle-soeur.

Il n'avait pas le temps de rêver. Il glissa les deux feuilles de papier sous la porte de la chambre de son frère, puis descendit dans le garage familial. Il y prit quelques outils pour le cas où sa moto aurait un soucis, puis sortit cette dernière. Il la traîna jusqu'au dehors, assez loin de la maison pour que le bruit du moteur ne réveille pas ses parents. Puis il l'enfourcha, fit tourner les clés et fila alors que la lune atteignait son paroxysme.

Elle l'attendait. Ils s'étaient donnés rendez-vous à quatre heures, mais elle était prête depuis longtemps. Elle regarda l'horloge, pour la troisième fois en moins de cinq minutes. Trois heures quarante-sept. Il était ponctuel, il arriverait sûrement avec une ou deux minutes d'avance. En attendant, que pouvait-elle faire ? Penser, se souvenir de ces premiers jours où personne ne savait pour eux. Ce temps qu'ils passaient dans des parcs, loin de chez eux, pour qu'on ne les surprenne pas.

Bien sûr, sa famille avait de suite vu qu'elle était plus épanouie, et s'était douté de quelque chose. Ils semblaient heureux qu'elle ait trouvé quelqu'un, aussi n'avait-elle pas hésité quand ils lui avaient dit de l'inviter à déjeuner. Mais lorsqu'ils avaient vu Leonel... Elle sursauta. Un bruit dans la maison. Elle resta figée quelques secondes, puis comprit que c'était simplement son père qui ronflait. Son odieux père, qui avait chassé son premier amour en sortant son Tokarev d'un tiroir. Sans l'avoir jamais porté dans son cœur du fait de ses fréquents accès de violence, elle le détestait depuis ce jour là. Aussi, quand Leonel lui avait dit "Partons. Partons loin de nos familles, de cette folie" elle avait dit oui. Elle n'avait plus aucun lien avec sa famille. Sa mère n'avait rien fait pour lui venir en aide, ne l'avait pas encouragé à rester avec celui qu'elle aimait. Elle était restée muette. Et ses frères et soeurs étaient déjà partis du foyer familial, ils n'avaient plus de nouvelles.

Un bruit, celui d'un moteur, se fit entendre. D'abord doucement, puis de plus en plus fort. Elle se releva, ouvrit le plus doucement possible la porte d'entrée, et se glissa dans l'air frais de la nuit. Moins d'une minute plus tard, Leonel était là, prenait ses affaires et les glissa dans une grande poche de la moto. Elle n'avait amené que le strict nécessaire, et il restait un peu de place dans la poche. Il haussa les épaules, puis lui tendit un casque. Elle l'enfila, avant de se mettre derrière lui. Il remit le contact, puis le moteur hurla alors qu'ils accéléraient.

Ils avaient roulé plusieurs heures, avant de s'arrêter à une station service. Il fallait faire le plein, pour éviter de se retrouver bloquer au milieu de la route. Ils avaient bien dû parcourir cinq cents kilomètres, et le soleil commençait à se lever. Peut-être son frère s'était-il levé à présent ?

Il regarda Ksenia. Malgré plusieurs couches de vêtements, elle avait eu froid dans la première partie du voyage. Il lui avait passé son blouson même si ce faisant, il s'exposait aux lames de vent qu'ils brisaient à plus de cent kilomètres heure.

Malgré tout, elle n'avait pas cessé de sourire. De ce sourire si chaleureux pour lequel il avait craqué. Mais il savait qu'elle n'était pas sûre. D'avoir fait le bon choix, de ce qu'il se passerait dans un avenir proche... Il aurait voulu



l'embrasser, la rassurer, jouer son rôle d'homme. Comme dans ces films qu'on pouvait voir au cinéma en plein air. Mais il doutait aussi. Peut-être moins qu'elle, mais il doutait.

Il alla payer et lorsqu'il revint, ils mangèrent, presque sans échanger le moindre mot. Juste quelques paroles pour savoir si l'autre n'avait pas trop froid, s'il avait assez mangé ou s'il voulait boire encore une fois avant de repartir. Ils jetèrent les papiers dans une corbeille, puis il alla demander où ils pourraient trouver un village tranquille, éloigné de tout, où on ne les chercherait pas. Le type derrière le comptoir pris une carte, et lui montra la route. Il l'acheta, avec une écharpe pour Ksenia.

Elle ne savait pas où ils allaient. Leonel lui avait expliqué, rapidement. Un village retiré, et où ils cherchaient quelqu'un pour travailler dans un ranch, à quelques dizaines de kilomètres d'ici. Il lui avait montré un point sur la carte et elle avait pu se rendre compte de la distance parcourue. Ils étaient loin de chez eux et, sûrement, personne ne viendrait les chercher. Elle ne pouvait qu'espérer.

Elle se cramponna à Leonel lorsque la moto repartit de plus belle. Pourrait-elle trouver un travail là-bas ? Peut-être trouverait-elle des enfants à qui donner des cours. Ou tout autre tâche qu'on pourrait lui confier pour laquelle elle gagnerait un salaire, même modeste. Elle ne rêvait pas de grand chose, après la vie qu'elle avait vu sa mère vivre, sinon de faire mieux que cette dernière. Ne pas être l'esclave d'un mari violent... Le supporter et pourquoi pas, le surpasser, être celle qui ramenait de l'argent à la maison pendant qu'il s'occupait des enfants. Ce n'était plus un rêve inaccessible, maintenant que la deuxième guerre était passée. Elle sourit à cette idée. Pourquoi pas ?

Ils s'arrêtèrent devant une voie ferrée, un train passa. Comme sa vie jusqu'à présent, il défila lentement, wagon après wagon, comme un souvenir de chacune de ces années précédentes. Puis le paysage apparut à nouveau. Ils n'étaient plus qu'à quelques kilomètres de leur village.

Ils s'installèrent dans un motel pour le reste de la journée, et il alla au ranch qui lui avait été indiqué. Il fut engagé directement, comme il l'espérait. Ksenia savait qu'il était probable qu'il commence directement, et il ne refusa pas quand l'agriculteur lui proposa sa première paye directement s'il passait l'après-midi à travailler.

Il fit le tour de l'exploitation en moins d'une heure, puis fut envoyé s'occuper du foin pour les vaches. Après, il étala le fumier dans un champ. De loin, son nouvel employeur l'observait. Il n'y avait plus assez de jeunes aussi travailleurs, maintenant que la grande guerre était passée. La plupart avait l'espoir que la guerre indo-pakistanaise dégénère au point qu'ils soient envoyés au front, où ils subiraient selon eux une blessure superficielle qui leur permettrait de rentrer au pays avec les honneurs, et une indemnisation suffisante pour vivre tranquillement pendant quelques temps. Ils rêvaient : la guerre n'était qu'une foutue saloperie.

Finalement, le fermier qui avait pris Leonel dans ses champs leur avait proposé de venir vivre chez lui, avec sa femme et ses deux enfants. Il lui avait même demandé si elle pouvait s'occuper de ces derniers, qu'il avait qualifié de véritables petits diables. Il ne la paierait pas beaucoup, mais ils pourraient vivre ici gratuitement. Le bénéfice était donc énorme pour eux.

Les enfants n'étaient effectivement pas des plus tendres. Leur mère n'était que trop rarement là pour s'occuper d'eux puisqu'elle devait traire les vaches, entres autres. Pour autant, ils avaient quelques bons côtés. Mais la plupart du temps, ils s'occupaient à la faire tourner en bourrique en lui renversant des seaux d'eau sur la tête, ou en courant dans deux directions opposées. Elle avait bon espoir de leur inculquer quelques règles de savoir vivre, assez rapidement. Après sa première journée de travail, elle fut bien heureuse de voir Leonel revenir, même s'il était couvert de boue et aussi fatigué qu'elle.

Cette deuxième nuit loin de leur vie passée leur parut courte, bien trop courte. Pourtant, ils se levèrent et se mirent au travail sans faire d'histoire. Et la journée se passa bien, elle arriva même à faire prendre un bain aux enfants. Séparément, bien sûr. Mais malgré leur certitude que jamais leur famille les retrouverait, le lendemain devait leur prouver qu'ils avaient tort.

Le père de Ksenia débarqua vers midi. Comment il avait su où les trouver, il ne le sut jamais. Il n'empêchait qu'il était là, son Tokarev pointé sur monsieur Foster, le bras de sa fille dans l'autre main. Il avait tiré un coup en l'air, pour prouver que son arme était chargée. Il n'avait pas le choix, il devait le laisser emmener Ksenia.

Ils montèrent dans un taxi. Après avoir vérifié que les enfants et la madame Foster n'avaient rien, il s'élança derrière eux, à distance respectable, sur sa moto. Le taxi les déposa à moins d'un kilomètre de la voie ferrée qu'ils avaient croisée auparavant, à l'entrée d'une cabane qui faisait office de gare. Il était resté à plus de cent mètres d'eux, et avait attendu. Près d'un quart d'heure après, un train passa et ils montèrent. Et il regarda le train sortir lentement de son champ de vision.



Mais non, c'est pas que dépressif.
Bon, j'ai pas fait passer tout ce que je voulais.
Je verrais peut-être à le ré-écrire, avec le premier chapitre.
Merci de m'avoir lu, et à la prochaine fois :) !



Et de trois.
Il fallait bien que ce recueil s'étoffe.
Sinon, on pourrait pas vraiment parler d'un recueil...

Son regard se perdit à l'horizon. Au loin, de tous côtés, la ligne du ciel se mêlait à celle de la mer. Il était donc bien sur une île.

Ses mains se refermèrent sur d'innombrables grains de sables. Ceux-ci crissèrent, et c'est ce qui le réveilla. A peine eut-il ouvert les yeux qu'il les referma : le soleil était éblouissant. Puis un éclair de lucidité. Du *sable* ? Il rouvrit doucement les yeux, pour apercevoir un impressionnant ciel bleu que ne ternissait aucun nuage. Il se releva lentement. Il était sur une plage, face à la mer et surtout *seul*. Sans doute était-il un rescapé d'un naufrage quelconque. Peut-être même l'unique survivant. Mais cette pensée ne le gêna pas outre mesure : Il n'avait rien contre la solitude et était persuadé qu'on viendrait vite le chercher. Non, ce qui l'inquiétait, c'était ses souvenirs. Il n'en avait presque aucun. Quelques vagues visages, comme celui de sa soeur ou de ses parents lui revenaient, mais il n'avait aucune idée d'où il vivait, et de ce qu'il faisait dans la vie. Il s'approcha de l'eau pour tenter d'y apercevoir son reflet. Peine perdue, celle-ci étant bien trop limpide pour refléter quoi que ce soit. Tant pis.

Il passa quelques temps à observer ce qui l'entourait. Tout ce qu'il vit, nota, avait une étrange impression de déjà-vu. Un nom sauta à son esprit. *Robinson Crusoé*. Il n'avait pas tout oublié. De fait, en bordure de la plage s'étalait une végétation luxuriante, rappelant aisément une jungle. Sans doute les cocotiers y étaient-ils pour quelque chose. A défaut de mieux, il décida d'aller explorer de ce côté-ci de ce qu'il avait déjà nommé *L'île* dans sa tête. Il était persuadé que toute jungle en bordure de plage ne pouvait se retrouver que sur une île.

Il marcha quelque temps. Certainement plusieurs dizaines de minutes, mais moins d'une heure, observant la végétation qui s'offrait à ses yeux. Il n'aurait su dire si la moitié des plantes qu'ils voyait existaient vraiment, ou si elles étaient sorties du jardin d'Eden. Bien qu'il entendit les protestations de son ventre, il ne céda pas à l'envie de goûter ces fruits qui poussaient sur tel arbuste, ni ceux de tel autre. Plus que tout, il s'éloigna des champignons verdâtres qu'il trouva derrière un tronc. Maintenant, il s'attendait à tout moment à voir quelque créature extraordinaire. Peut-être pas un dinosaure, non, juste quelque chose d'exotique. Pourquoi pas un koala ? Pourtant, le premier animal qu'il croisa fut un simple singe, qui sembla se moquer de lui quand il lui passa devant. Il n'eut pas plus d'un regard pour le primate, et décida de continuer sa route.

Bientôt cependant, il tomba sur quelque chose qui l'intrigua. Il s'était attendu à trouver une montagne pour compléter son *cliché*. Là, cependant, il était tombé sur un arbre d'une hauteur vertigineuse. Il ne comprenait pas comment il avait pu le rater, de la plage. Sur le côté, l'arbre semblait l'inviter à monter : on aurait dit qu'un escalier était taillé à même son bois. Cependant, celui-ci présentait de nombreuses irrégularités, et il jugea que ce devait être naturel.

Il décida de monter, cependant qu'il craignait que le chemin s'arrête rapidement, de manière naturelle. Il craignait plus encore qu'il aille jusqu'au sommet de l'arbre, car s'il n'avait pas le vertige, il ne pensait pas être capable de supporter la centaine de mètres que semblait faire le tronc.

Le chemin se resserrait au fur et à mesure qu'il grimpeait. Bientôt, il peinait à faire tenir ses deux pieds sur la largeur de cet escalier naturel. Finalement, après quelques minutes à grimper, celui-ci s'arrêtait. Cependant, il avisa à un peu plus d'un mètre une sorte de corniche au bout d'une branche immense. Il ne pouvait pas prendre beaucoup d'élan, il risquait de tomber. Trois pas seraient suffisants. Il respira un grand coup.

Soit ce n'était pas naturel, soit il avait en face de lui un miracle de la nature. La branche, en plus d'être reliée de manière normale au tronc, avait une ramification assez fine qui remontait encore le long de l'arbre. Avant de s'y aventurer, il se retourna. Il devait être à une vingtaine de mètres, peut-être moins. Il avait dépassé les arbres les plus hauts depuis un petit moment déjà. Levant la tête, il s'aperçut que la cime de l'arbre était à peine perceptible. Il devrait marcher encore longtemps. Sa crainte de la hauteur s'était envolée, et il était désormais persuadé qu'un chemin existait jusqu'au sommet. Alors, il se remit en route.



Il commençait à avoir soif. Il s'était réveillé depuis bientôt trois heures maintenant. Lentement, montant en spirale autour de l'arbre, sautant d'un escalier à une branche puis d'une branche à une autre, il avait atteint les trois quarts de l'arbre. Il pouvait embrasser le paysage, s'émerveiller du soleil s'approchant de la ligne d'horizon, ses rayons se reflétant sur la surface impeccable de l'eau. Il ne voyait rien qui aurait pu s'apparenter à un campement humain. De fait, il était presque certain d'être seul sur l'île. D'un autre côté, il n'avait pas encore eut la confirmation qu'il était sur une île. Si, une fois arrivé au sommet, il ne pouvait voir de chaque côté s'étendre le bleu infini de l'océan, il aurait l'espoir d'être sur un continent quelconque. Mais il avait encore du chemin à parcourir.

Le soleil était presque couché. S'il ne lui restait plus que quelques dizaines de mètres à gravir, il ne se voyait pas les faire non seulement dans le noir de la nuit, mais en plus le ventre vide. Comme pour répondre à la plainte qui s'élevait de celui-ci, il arriva à une branche spacieuse au dessus de laquelle s'en trouvait une autre, la première jusqu'ici à porter des fruits. Espérant qu'ils n'étaient pas toxique, il décida qu'il pourrait en manger. Il prit un peu d'élan et sauta. Arrivé près du fruit, il fut surpris de sa taille. Certes, l'arbre était gigantesque, mais ce fruit était tout aussi disproportionné ! Il fut obligé d'ouvrir les bras en grand pour l'attraper, et de peser de tout son poids pour le décrocher. Pour autant, il n'avait pas une peau dur. Au contraire, il réussit à mordre dedans sans le moindre soucis. La chaire était juteuse, le goût légèrement sucré mais peu typé. En fait, après quelques bouchées, il se rendit compte que le fruit n'avait sûrement aucun goût en dehors de cette pointe de sucre. Mais il s'en fichait, la chaire le nourrissait et le jus l'hydratait. C'était, après tout, tout ce qui importait.

Il ne parvint pas à finir le fruit et le laissa donc de côté pour le lendemain. Il chercha alors à dormir, mais se réveilla à maintes reprises, sans vraiment savoir pourquoi. Était-ce le ululement de cette chouette, sur la branche, là-bas ? Ou le vent, froid sans être glacé, qui semblait agiter l'arbre ? Mais peut-être était-ce les craquements presque incessants du bois qui le rendait nerveux, lui donnant l'impression que la branche pouvait céder à n'importe quel moment ?

Il pencha pour une combinaison de ces trois facteurs. Cependant, la fatigue était trop forte et il se rendormait à chaque fois en peu de temps.

Le soleil ne l'avait réveillé que tard dans la matinée, alors qu'il se dirigeait vers son zénith. Il décida qu'il devait être environ 10 heures, guère plus, avant de se remettre à marcher vers le sommet.

Et comme la veille, le même enchaînement de branches et d'escaliers lui permit de gravir sans trop d'effort les derniers mètres le séparant de la cime. Cependant, lorsqu'il attaqua les derniers mètres, le soleil se fit plus rare. Celui-ci avait atteint son paroxysme, et les ultimes branches de l'arbre cachaient efficacement la lumière, car pourvues de nombreuses feuilles, immenses elles aussi. Il jeta un oeil sur le côté. Bizarrement, lorsqu'il faisait ça, le vertige ne le prenait pas. Il avait beau regarder vers le sol, observer l'immensité de la jungle en dessous de lui, aucune peur ne venait le perturber. Son regard se perdit à l'horizon. Au loin, de tous côtés, la ligne du ciel se mêlait à celle de la mer. Il était donc bien sur une île. Pour autant, si près du sommet de l'arbre, il n'eut pas le coeur de descendre de suite. Et puis, il sentait que quelque chose l'appelait plus haut. Il se remit en route.

Finalement, moins d'une heure plus tard, il atteignit le sommet. La vue était splendide, le soleil rayonnait de tout son éclat sur une île d'une beauté infinie. Il rit en voyant qu'un peu plus loin se trouvaient d'autres îles, dont chacune semblait avoir une montagne. Pour autant, celles-ci culminaient bien moins haut que son arbre. La chaleur du soleil l'enveloppait, il se sentait bien, libre. Vivant. Il n'était pas réveillé depuis trois heures, mais il décida malgré tout de se rendormir, paisiblement cette fois.

Il ouvrit les yeux, lentement, doucement. Devant lui, un visage, un visage qu'il connaissait bien. Il se releva lentement, malgré l'étreinte de la personne. C'était sa soeur, et à sa droite se trouvait sa mère. Autour de lui, des murs blancs.

' Bon retour parmi nous, petit frère... '

Wali wala.
Merci d'avoir lu jusqu'ici :) !

PS : Oui, je sais, j'ai honteusement piqué le titre à Robert Merle.
Paix à son âme, en espérant qu'il ne m'en veuille pas !



Si demain commençait ce soir...

Y'a un message caché.
Si si, j'en suis sûr, cherchez bien !

Quelques timides rayons de soleil filtrèrent par les fins rideaux de sa chambre. Bien sûr, ce fut suffisant pour le réveiller. Mike tâtonna les draps à côté de lui : comme elle l'avait dit, elle était partie.

Son téléphone vibra. Il était déjà l'heure de s'extirper du lit. Il le fit sans trop de problèmes, se relevant doucement pour éviter d'être pris de vertige. Les volets étant fermés et les rideaux tirés, il n'y voyait absolument rien. Il mit donc quelques longues secondes à trouver ses chaussons et à les enfiler, puis il se dirigea vers le salon et y ouvrit les volets : pour changer, le temps était moche. Pas menaçant, juste nuageux et moche. Il mit la cafetière en route, sortit un mug, de la brioche et la plaquette de chocolat noir. La journée s'annonçait aussi banale que les autres. Et donc ennuyeuse.

Arriver sur son lieu de travail. Dire bonjour aux collègues de bureau, discuter rapidement autour du premier café de la journée, entendre les autres parler des jambes sans fin de la nouvelle secrétaire, puis rentrer dans son box et passer la matinée à monter des sites pour les clients. C'était bien là la seule réelle différence d'un jour sur l'autre : Allait-il faire un site de rencontres aujourd'hui, ou bien de paris en ligne ? Même chose après la pause déjeuner. Si on lui avait demandé ce qu'il y avait d'intéressant dans son boulot, il aurait certainement répondu "*rien*". D'autant qu'étant nouveau dans la boîte, il pouvait toujours attendre avant d'avoir une promotion à un post plus intéressant. Ce n'était pas vraiment la vie qu'il s'était imaginée.

Enfin, la journée de travail approchait lentement de son terme. Il avait pris l'habitude de ne pas utiliser sa "*pause café*" comme tout le monde dans l'après-midi, de sorte qu'il sortait toujours un quart d'heure avant les autres. Et évitait de fait les bouchons. Il pouvait toujours prendre un café chez lui, n'y manquerait que les ragots des autres employés. Si ceux-ci devaient venir à lui manquer, il n'aurait qu'à les enregistrer plusieurs jours de suite, et se faire une petite sélection. Cette pensée le fit rire intérieurement, sans qu'il en laisse paraître la moindre trace à l'extérieur. Il s'était refermé sur lui-même depuis quelques années, au sommet de sa tour de magicien aimait-il à penser. S'il kidnappait une princesse, peut-être quelque héros viendrait tenter de la délivrer, faisant de lui un méchant sorcier. Autre rire intérieur.

Une fois rentré chez lui, il avait plus intéressant à faire qu'au bureau. Ne serait-ce que parce qu'il n'avait-il plus la pression de finir le site de tel client à l'heure, ou la peur que tel autre lui renvoie le site qui n'était "*pas comme il l'espérait*", il arrivait à se détendre. Chez lui, il pouvait aussi aller sur ses forums, son propre site, répondre à ses abonnés. Parfois, quand il s'ennuyait particulièrement, il allait même visiter les sites qu'il avait fait pour d'autres clients. Uniquement les meilleurs, bien sûr. Ce qui incluait les plus hideux, qu'il s'était particulièrement amusé à faire. L'unité centrale grésilla quelques micro-secondes, avant de ronronner tendrement. Ses deux moniteurs s'allumèrent alors, et une voix sortie des hauts-parleurs.

' - Bonjour, toi '

Son petit programme l'accueillait, de sa voluptueuse voix féminine. C'était *Elle* qui l'occupait la plus grande partie de la soirée. Enregistrer sa propre voix et faire en sorte que cette femme virtuelle lui réponde selon certains algorithmes. Petit à petit, les options de discussions s'agrandissaient, et il était persuadé qu'à terme le logiciel pourrait aider de nombreuses personnes qui, comme lui, ne savaient pas vraiment à qui parler. Pour autant, il n'en était pas au point de préférer cette entité virtuelle à une vraie femme et avait l'espoir d'en rencontrer une qui l'accepterait tel qu'il était : pas vilain physiquement mais pas exceptionnel, mais ce qui rebutait le plus la gente féminine chez lui était ce besoin compulsif qu'il ressentait parfois de s'isoler pour ne faire qu'une seule chose pendant plusieurs jours : généralement programmer, mais aussi jouer à des jeux tant vidéo que de plateau, ou bien lire. Et parfois broyer du noir. Jusque là, personne n'avait tenu plus de quelques mois.

Après y avoir apporté quelques modifications, il s'apprêtait à entamer une conversation pour tester celles-ci lorsqu'un petit rectangle sortit du coin bas-droit de l'écran.

"*Selvania aimerait vous rencontrer ; lire la demande ?*"

Internet réservait parfois des surprises : il n'avait commencé à discuter avec cette Selvania que quelques jours auparavant, une semaine tout au plus. Et déjà celle-ci demandait à le voir ? Peut-être allait-il se laisser tenter. Tout dépendait de la *demande*.



"21 Janvier 2010 - 23:37

Salut Mike ! J'aurais besoin de toi en urgence... Des amies m'ont traîné dans une boîte à 20 minutes de chez toi si je me souviens de ce que tu m'as dit... Sauf que je déteste l'ambiance de l'endroit. Je me suis fait accoster par trois lourdauds en moins de 10 minutes ! On dirait des chiens autour d'un morceau de steak ! Je me suis dit que c'était une bonne occasion de se voir, d'autant que ça nous évitera de passer plus d'une heure dans les transports pour ce voir un week-end ;) !

Je te joins l'adresse. Dis moi si tu viens, je sortirais en avance. Bises,
Selvania"

Vingt-trois heures trente-sept ? Il vérifia l'heure sur l'horloge. Ses petites modifications avaient prises plus de temps qu'il ne l'avait pensé... Et il n'avait toujours pas mangé. Il cliqua sur le lien associé au mail. Elle était même plus près que ce qu'elle pensait. Y aller, ou rester là et prétexter qu'il n'avait eu le message que très tard ? Il avait des essais à faire, et il ne savait même pas à quoi elle ressemblait... D'abord les tests, il verrait après.

Il ferma l'onglet contenant l'adresse du site et se préparait à faire de même avec celui du mail, lorsqu'il vit que le "Selvania" était surligné. Il cliqua, et le navigateur afficha une photo. Son logiciel pouvait attendre. Mais allait-il y aller en voiture ou avec le métro ?

Finalement, il opta pour l'option métro qui faisait moins "type qui cherche à se la péter". D'autant que sa voiture n'avait rien de ces bolides de sport qu'on pouvait voir dans les films américains. Il envoya le mail puis se prépara à sortir. Après avoir descendu quelques marches, il se retourna et re-rentra dans son appartement. Il faisait froid, et peut-être pourrait-il lui proposer son manteau ?

Quinze minutes plus tard, il sortait de la station de métro et se dirigeait vers la boîte, laquelle était visible directement. Les néons bleus électriques indiquaient "Dream Paradise". Le tout donnait plus envie à Mike d'avoir une crise d'épilepsie que d'entrer, mais il supposa que c'était une question de goût. Il leva la main, et il vit une jeune fille se lever et s'avancer vers lui. "1m68, cheveux légèrement ondulés et châains... Photo contractuelle, tout roule" pensa-t-il. Lorsqu'ils arrivèrent à hauteur l'un de l'autre, ils se regardèrent quelques instants. Comment lui dire bonjour ? Il opta pour une bise. Puis il se mit à parler.

' Tu veux aller quelque part de particulier ? Peut-être pas très loin, si tu dois retrouver tes amies après... court silence.
- Normalement non, elles ne m'attendent pas... Et partiront sûrement chacune de leur côté. T'as mangé ?
- Pas encore. J'ai été... Occupé. Petit rire.
- Alors ouvre la marche ! Je connais rien par ici ! '

Moins de deux heures plus tard, ils arrivaient chez lui. Mike essaya de se remémorer comment ils en étaient arrivés là. Tout s'était enchaîné un peu trop vite... Heureusement, ils n'avaient pas bu. Au moins n'était-ce pas dû à l'alcool.

A peine eut-il baissé la poignée que Selvania entra à sa suite, les mains posées sur ses hanches. S'il n'en était pas à ses premières expériences, il fut néanmoins pris par surprise. Elle referma la porte derrière eux, puis se colla contre lui, le poussant contre le mur. Elle plaça ses mains dans son cou, "froides. J'aurais dû lui proposer mon manteau. Merde !". Lui passa un bras autour de la taille de la jeune femme et dégagea une mèche de cheveux de son visage avec sa main libre. Une seconde plus tard, ils s'embrassaient. Il ne put s'empêcher de passer en revue tous les clichés de films d'amour : le temps qui s'arrête, la caméra qui tourne lentement autour des protagonistes alors que leur baiser se fait de plus en plus langoureux...

Lentement, ils s'étaient rapprochés de son lit. Leurs regards se croisèrent, et après un court instant d'hésitation, Mike s'assit sur le pan du lit. Entre deux baisers, Selvania réussit à lui dire qu'elle devrait partir tôt le lendemain.

Quelques timides rayons de soleil filtrèrent par les fins rideaux de sa chambre. Bien sûr, ce fut suffisant pour le réveiller. Mike tâtonna les draps à côté de lui : comme elle l'avait dit, elle était partie. Elle n'avait pas laissé de mot, mais il ne s'en inquiéta pas.

Il lança son ordinateur et empêcha son logiciel de femme virtuelle de se lancer. L'icône indiquant qu'internet était connectée vira au vert.

"Selvania aimerait vous rencontrer ; lire la demande ?"



Walààà.

Vivons mieux, vivons amoureux !

Il y aura peut-être/sûrement une suite pour ce chapitre.

Parce que tout n'a pas été dit : Selvania acceptera-t-elle Mike ?

Barbie divorcera-t-elle **encore** une fois d'avec Ken pour se remarier avec lui ?

Et Kimberley comprendra-t-elle enfin que trop de mascara tue le mascara ?

Je vous invite à découvrir tout ça dans le prochain chapitre !

PS : [Parfois, je me demande si je suis atteint...]



Danse avec les flocons

Mémoires...

Finalement, c'est vague.

Mémoire de qui, mémoire de quand ?

Oui, j'ai rien d'autre à dire : mais ça remplit !

Elle dansait, tournait et riait en admirant les premiers flocons qui tombaient, accompagnant ses pas sans jamais s'arrêter. S'il avait pu, il serait resté là des heures à l'admirer. Si elle était restée, aussi.

* * *

Monsieur Helgo !

Une voix le tira de son sommeil. Tentant d'émerger le plus vite possible, il eut à peine le temps d'ouvrir les yeux pour voir la boulette de papier arriver. Il la prit entre les deux yeux, ce qui lui permit de se réveiller plus vite.

Il me faudra ajouter encore une fois "Dort en classe" à votre dossier... Maintenant, si nous pouvons poursuivre...

Il n'aurait pas dû veiller si tard hier... En fait, même s'il ne l'avait pas fait, il se serait sûrement endormi. Les cours de monsieur Mayser étaient d'un ennui mortel. Bien sûr, il n'était pas le seul à dormir. Mais tout prof, bon ou mauvais, a ses têtes.

En même temps, Mark s'en était douté. Après deux semaines à s'endormir un cours sur deux, l'enseignant était venu vers lui et l'avait prodigieusement sermonné. Quelques jours plus tard, en rendant les résultats du premier devoir, tous avaient pu admirer son self-control : il n'aimait pas cet élève, mais son résultat était excellent. Il n'avait plus qu'à espérer qu'il n'en soit pas ainsi tout au long de l'année. Bien sûr, son espoir avait été vain.

Finalement, la deuxième sonnerie retentit, mettant fin à deux heures d'atroce carnage. Près de la moitié de la classe avait été décimée par la passionnante histoire de France. Et pour les survivants, point de répit : contrôle sur le chapitre terminé la semaine à venir. Il sortit de la salle, son sac sur l'épaule, et se dirigea vers la sortie.

A dix-sept ans, il se sentait déjà blasé par le système éducatif. Et les récits de sa soeur sur les études supérieures ne lui donnait pas envie d'en voir plus. Pour autant, il n'avait pas trop de choix : il ne restait plus grand-chose de possible à faire avec un simple bac.

L'éternel attroupement devant le portail de sortie l'obligea à sortir quelques instants de ses pensées. Il fallait éviter de se faire bousculer, de se retrouver coincé, sans possibilité d'avancer à proximité de la rue que tous attendaient de retrouver depuis plus de huit heures déjà. Il parvint sans trop de mal à se faufiler jusqu'au trottoir, puis à filer à contre-sens du flot. Avant de rentrer, il voulait se trouver un coin tranquille où paresser.

Il arriva sur une place presque vide, où la fontaine - complètement gelée après plusieurs jours de températures légèrement négatives - avait été décorée d'une unique guirlande. Il se posa sous un porche, à l'abri du vent, et regarda les passants défilier. Certains pressés, trop même - Noël approchait, forcément - d'autres moins. Quelques uns même s'arrêtaient quelques instants pour contempler les pièces prisonnières de leur gangue aqueuse. Ils échangeaient parfois un regard, souvent rien. Les gens de cette ville n'étaient pas vraiment bavards, voire carrément muets.

Il souffla sur ses mains pour essayer de les réchauffer, les frotta. Malgré l'épaisseur de ses gants, le vent parvenait à s'infiltrer. Après dix minutes à essayer - sans succès - de les réchauffer, il se leva. Il ne pouvait pas vraiment traîner, sans quoi sa mère s'inquiéterait. En quittant la place, il aperçut une jeune fille qui y arrivait, par une rue adjacente. Leurs regards se croisèrent et elle lui sourit. Le geste était simple, mais le prit au dépourvu. Malgré tout, il parvint à lui rendre



ce sourire avant de passer derrière un bâtiment.

L'intérieur de l'appartement était d'autant plus accueillant qu'il se faisait sans choc thermique : il devait d'abord passer par la cage d'escalier qui, si elle était plus chaude que l'extérieur, restait à des températures basses. Et, au fur et à mesure qu'il montait, l'effort le réchauffait, de sorte qu'en arrivant au troisième étage et en ouvrant la porte il ne sentit aucune différence. Il dit rapidement bonsoir à sa soeur, avachie devant le poste de télévision, puis passa dans la chambre de ses parents pour dire à sa mère qu'il était rentré. Elle l'accueillit avec un grand sourire, lui demandant quelques détails sur sa journée. Pour autant, il n'eut pas à faire de long résumé, et elle le libéra rapidement. Il entra dans la chambre qu'il partageait avec sa soeur, grimpa sur la mezzanine et entreprit de commencer à travailler. Après quelques dizaines de minutes, il avait fini de relire la leçon d'histoire - ce qui serait bien suffisant pour assurer bien plus que la moyenne - et commençait donc à regarder les exercices prévus pour le lendemain. Il soupira avant de s'y attaquer.

Heureusement, le tout ne fut pas très long. Une fois le côté scolaire terminé, il sortit d'un tiroir son livre du moment - un roman qu'il avait lu plus jeune, au CDI du collège, et qu'il avait trouvé lors d'une brocante - et chercha le marque-page. Celui-ci restant introuvable après plusieurs secondes, il soupira et reposa le livre sur sa table de nuit. Finalement, il allait dormir jusqu'au dîner. Là, au moins, il espérait ne pas être déçu.

Même routine le lendemain - se lever, aller jusqu'au lycée, suivre les cours en tentant de ne pas s'endormir, prendre des notes, manger avec ses amis, ... - mais cette fois sans le cours d'histoire et surtout avec la promesse de deux jours tranquilles : le week-end. Comme chaque vendredi, il se surprit à se demander pourquoi les élèves, pourtant fatigués de leur longue semaine de cours, semblaient avoir plus d'énergie ce jour-là en particulier. Lui était tout aussi amorphe que les autres jours. Il n'attendait qu'une chose : la sonnerie de 17h05. Ah, non ! Le prof de maths avait une conférence à 16h30 et n'assurerait donc qu'une heure sur deux : il aurait donc une heure de plus à traîner dans les rues. En espérant qu'il ne gèlerait pas sur place.

Il y avait plus d'un avantage à sortir avant les autres. Déjà, bien sûr, celui d'avoir à supporter moins de cours. Mais surtout, cela permettait de ne pas avoir à subir la cohue de la sortie. De fait, il eut tout le loisir de rester dans ses pensées de sa sortie de la classe jusqu'à la place de la veille. Là, il se mit sous le même porche.

Il ne savait pas trop pourquoi il était revenu là. Certes, la veille n'était pas la première fois qu'il venait mais il allait rarement deux jours de suite au même endroit. Il réfléchit un instant, avant de sourire : il espérait sûrement revoir la fille qui lui avait souri. Les chances étaient minces, mais son inconscient avait décidé que c'était suffisant. Il allait donc attendre.

Après moins d'une heure replié sur lui-même - les températures étaient légèrement remontées, mais on frôlait le zéro ! - il sentit quelque chose de froid se déposer sur sa nuque. *De l'eau* comprit-il, en passant sa main sur une petite gouttelette. Mais lorsqu'il releva la tête, il vit que quelques flocons commençaient leur lente descente vers le sol. S'il se mettait à neiger sérieusement, il ne pourrait pas rester.

Mais, alors qu'il s'apprêtait à se lever, il la vit. Elle arrivait de la même rue qu'hier - probablement la rue où elle habitait d'ailleurs - en courant. Il put la détailler un peu plus que la veille : son visage était rond, enfantin, sentiment renforcé par deux couettes brunes vers l'arrière du crâne qui volaient derrière elle. Elle devait être plus jeune que lui - 16 ans certainement, peut-être un peu moins - mais il n'était pas sûr : ces couettes faisaient tellement juvéniles ! Comme pour contraster, elle était plutôt grande, un peu plus d'un mètre soixante-dix. Et elle dansait, tournait et riait en admirant les premiers flocons qui tombaient, accompagnant ses pas sans jamais s'arrêter. S'il avait pu, il serait resté là des heures à l'admirer. Si elle était restée, aussi.

* * *

Quelques minutes seulement après son arrivée - minutes qui lui avaient paru durer quelques secondes au plus - une femme avait crié dans la rue d'où elle était venue. La jeune fille fila, après un dernier regard pour les flocons. Mark regarda sa montre : il ne pouvait se permettre de rester plus longtemps. Il n'aurait plus qu'à revenir le lendemain, à espérer qu'elle serait là aussi. Pour le moment, il ne connaissait que son prénom - du moins le supposait-il - que la femme avait crié. Alice.

Ce soir-là, il ne travailla pas, rêvassa la plus grande partie de la soirée devant la télévision avec sa soeur. Il ne remarqua même pas le sourire espiègle de sa mère quand elle lui demanda, à l'heure du repas, comment s'était passée



sa journée.

Il ne connaissait pas cette Alice, mais il était déjà stupidement amoureux.

MON DIEU !

J'ai écrit quelque chose de choupinou... !

C'est même encore plus dégoulinant de mièvrerie que le chapitre précédent...



Éclipse totale

Une suite au chapitre 4, prévue depuis un moment mais...
Un titre de chapitre "le très mystérieux", sans aucun doute.

Aucune nouvelle. Ça allait bientôt faire un mois depuis leur deuxième rencontre. Elle avait son numéro, pourtant. Bien sûr, il avait le sien aussi... Mais sa fierté l'empêchait d'appeler dans la minute. *Sa putain de fierté*, plutôt. Il soupira, comme bien dix fois depuis le début de l'heure. Laquelle avait débuté sept minutes auparavant. Un regard vide vers son écran... Rien de nouveau. Il martela la table des cinq doigts de sa main droite. Coup d'oeil au dessus de la cloison. Le patron sortait de la salle de réunion, il avait intérêt à se remettre au travail. Bruits de pas, de plus en plus audibles. Puis ils s'éloignèrent. Un regard vers sa montre : 17h09. Le temps ne voulait pas passer. Comme souvent quand on pense à quelque chose de plus agréable. De *beaucoup* plus agréable. Nouveau message sur sa boîte mail. Un client avait répondu. Dans un nouveau soupire -de soulagement cette fois- il commença à lire le paragraphe sans intérêt qui s'affichait devant ses yeux. C'était mieux que de s'ennuyer en regardant dans le vague.

Les messages s'étaient suivis, si bien que le temps passa -à peine- plus vite. 17h53. Normalement, il quittait le bureau quinze minutes avant les autres. Raté, plusieurs personnes s'étaient levées et avaient commencé à enfiler leurs blousons. Un rapide *Alt-F4/T*, puis une pression sur le bouton du moniteur. Il attrapa sa veste d'une main, sa sacoche de l'autre. Pendant que les autres bataillaient encore un peu avec leurs affaires, il se pressa vers l'ascenseur dont les portes commençaient à se fermer.

Il avait pris les bouchons. S'était couru d'avance : le temps qu'il descende au parking et récupère sa voiture, il était déjà un peu plus de dix-huit heures. Ça lui apprendrait à ne pas faire attention à l'heure. Mais il était rentré, enfin. Il jeta un oeil vers l'écran de son ordinateur, jugeant qu'il pouvait attendre quelques minutes. Un verre de jus d'orange plus tard, il s'affala sur son lit. Cette fille lui tournait la tête, alors qu'elle s'était probablement jouée de lui. A quoi s'attendait-il ? Elle avait au moins cinq ans de moins que lui. *sept en fait, c'est écrit sur son profil*. Il prit son portable, alla dans son répertoire. Jusqu'à son numéro. Son doigt était à quelques centimètres de la touche d'appel. Mais il referma le clapet et le jeta jusque sur le canapé. Sous un coussin. Finalement, il s'installa à son clavier et fit démarrer l'unité centrale. Son programme de femme virtuelle ne se lança pas : il n'était plus défini pour venir au démarrage. Fouillant dans ses dossiers, il parvint à le retrouver. Dire qu'il avait lâché ce projet, sur lequel il travaillait depuis plusieurs mois, pour une fille qui ne le rappelait même pas. Pourtant, il ne lança pas la console de programmation. Il n'en avait pas le goût, pas l'envie. Tout ce qui lui importait, c'était Selvania...

Il leva un sourcil. Puis l'autre. Puis aperçut les chiffres sur son réveil. 6h43. Un samedi. Et il était clair qu'il ne parviendrait pas à se rendormir. La vie avait décidé de lui en vouloir. L'ordinateur ronronnait encore tranquillement dans son coin, une douce musique s'échappant des hauts-parleurs. C'était une habitude : quand il se sentait mal, il laissait tourner une playlist au hasard avant de se coucher. Après, il se sentait toujours mal, bien sûr. Et encore plus quand il recevait, à la fin du mois, la facture d'électricité. Comme il semblait évident qu'il ne parviendrait pas à se rendormir, il décida de se lever. Pas la peine de chercher ses pantoufles, il les avait envoyés valdinguer à l'autre bout de l'appartement en s'écrasant sur son lit, quelques heures plus tôt. Comme il n'avait pas vraiment faim, il chargea la page du **Gorafi** pour voir les *nouvelles*. Malgré l'humour certain de l'article, il ne parvint pas à rire. Il fallait vraiment qu'il remédie à ce *petit souci de moral*. Il allait sortir, après le petit-déjeuner.

Il alla au Starbucks au coin de sa rue. *Une petite expédition pour commencer*. Sa commande passée, il chercha une place aussi éloignée que possible de la porte. Lorgnant au dehors par la grande baie vitrée du café, il songea au froid qui régnait au dehors. Il faisait *vraiment froid*. Tout à ses réflexions, il avisa un vendeur de journaux sur le trottoir d'en face et sortit lui acheter l'édition du jour. Lorsqu'il revint, son journal sous le bras, son grand capuccino bien serré. Avec une dose de sucre et pas trop chaud, sinon il se brûlait invariablement. Pendant quelques minutes, son regard alterna entre le quotidien -aux nouvelles ô combien intéressantes- et le vide désespérant de la ville au dehors. Lorsqu'il quitta l'établissement, son moral n'allait pas mieux.

La première chose qu'il constata en rentrant chez lui fut le grésillement désagréable de son ordinateur. Selon toute vraisemblance, quelque chose clochait. Alors qu'il s'en approchait, il vit une deuxième chose : une lettre sous son pied. Il venait de la piétiner, sans faire attention. Dans un étrange râle -mêlé à un soupire- il se baissa pour la ramasser. Elle avait vraisemblablement été glissée sous la porte. Une trace de rouge à lèvres sur le rabas de l'enveloppe. Son



coeur partit au quart de tour. Tremblotant légèrement, il entreprit d'ouvrir le plus méticuleusement possible la lettre. Puis, lentement, il sortit la feuille pliée en trois. Elle ne comportait que quelques mots :

Je repasserais vers 20h30, attends moi !

Selvania

Comme ça, sans prévenir ? Il était partagé : du soulagement, une joie presque hystérique -style bielibers à un concert, malgré les trois heures de retard- et une pointe de colère. Une toute petite pointe. Très vite, celle-ci disparue. Sans doute avait-elle une raison de ne pas le prévenir ? Mais, à ce moment là, autant arriver à l'improviste ?

Peut-être était-ce ce qu'elle avait prévu. Elle était probablement passée quand il n'était pas là. Peut-être même quand il était dans les bouchons. *Merde !*

Il éteignit l'ordinateur : il n'avait pas le temps de s'en occuper. Il fallait qu'il range, et vite. Tout, dans son appartement, laissait voir la vie de célibataire mal léché qu'il menait. *Heureusement, elle n'avait pas vu ça.* Un coup d'oeil à sa montre lui indiqua qu'il lui restait moins d'une heure.

Il avait réussi. Tout était rangé et, maintenant, il était sous la douche. 20h25. Elle n'était pas en avance, et c'était tant mieux. Il venait de mettre du parfum, encore torse nu, lorsqu'on sonna. Il allait enfin la revoir. Vérifiant que tout était bon -il avait fait dans le traditionnel : bougies parfumées, couleurs neutres- il alla devant la porte. Une dernière inspiration... La porte pivota sur ses gonds, sans un bruit.

Elle était là, dans une robe noire peut-être un peu courte. Et elle lui souriait.

Encore une fois, il y aura peut-être une suite.

Mais elle mettra sûrement du temps à venir...

Moi qui croyais que j'étais en vacances !



Les autres fictions de Elfy :

Retour à Bynnon-Ten	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4305.htm
Terrains de jeux	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-3543.htm
Une pureté éclatante	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-3509.htm
Un voyage avec toi	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4056.htm
Les Experts: Manyfica	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-3586.htm
L'ombre du Manoir	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4022.htm
Quand deux hommes se rencontrent	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-3948.htm
Une histoire de douceur	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-3372.htm
L'Outre-Monde	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-3373.htm
Rentrée des classes	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-3512.htm
Le gouffre infini	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-3515.htm
Regent's Park	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-3485.htm